

PERCEVAL ET MOI

« Si les personnages que crée le poète nous donnent l'impression de la vie, c'est qu'ils sont le poète lui-même, le poète multiplié, le poète s'approfondissant lui-même dans un effort d'observation intérieure si puissant qu'il saisit le virtuel dans le réel et reprend pour en faire une œuvre complète, ce que la nature laissa en lui à l'état d'ébauche ou de simple projet. »

Bergson *Le rire*.

C'était le bruit du vent qui, en faisant grincer les volets, m'avait réveillé, ou peut-être le parquet qui avait craqué, ou autre chose. Hélène dormait à côté. Sa respiration, au lieu de m'apaiser comme elle le faisait d'ordinaire, m'irritait. J'aurais voulu qu'elle aussi soit réveillée. Je n'aurais pas voulu être seul à fixer alternativement le réveil et le plafond.

J'entendais les battements de mon cœur en écho dans l'oreiller, le matelas. J'avais chaud, et en même temps la sueur froide qui collait mon tee-shirt contre mon dos, et mon ventre, me faisait frissonner.

Hélène était là, presque contre moi, mais sa présence était comme une absence. Je me levai, sans bruit, j'enfilai un pantalon et je m'en allai.

Ce n'était pas la première fois que je sortais comme cela, en pleine nuit. Lorsque j'avais un projet important à terminer j'avais toujours beaucoup de mal à dormir, tout tournait et retournait dans ma tête, toute la nuit, sans jamais s'agencer comme je l'aurais voulu. Depuis quelques mois le mouvement s'était accéléré. Je ne passais pas une nuit sans me réveiller ainsi, incapable de me rendormir, finissant par aller marcher, dehors, jusqu'au matin.

Je travaillais en ce moment sur l'adaptation en bande-dessinée du roman de Chrétien de Troyes *Perceval le gallois ou le roman du Graal*. Le premier tome, *Tristan et Iseult*, avait reçu un bon accueil, mais cette fois-ci le challenge était différent, l'histoire bien plus complexe, et donc plus difficile à adapter. Je ne l'avais pas vraiment choisie. Les histoires de la mythologie arthurienne étaient à la mode ces temps-ci, et surfer sur cette vague était une garantie de succès qui n'était pas pour déplaire à mon éditeur. De mon côté l'adaptation d'une œuvre telle que celle de Chrétien de Troyes m'avait paru un défi littéraire des plus intéressants. Travailler sur *Tristan et Iseult* avait d'ailleurs été très enrichissant; mais après ce premier tome on m'avait demandé de continuer la série par *Perceval*, sur lequel je piétinais depuis plusieurs semaines. Le début de l'histoire me posait tout particulièrement problème. Le dessin était lui aussi difficile. J'avais déjà à peu près esquissé la représentation de Blanchefleur et des principaux personnages de la cour du roi Arthur, mais Perceval ne parvenait pas à prendre forme à mes yeux, sans doute parce que je ne saisisais pas encore l'ambiguïté de son caractère.

Lorsque je rentrai à la maison, Hélène m'attendait dans la cuisine. Elle était en train de faire du café et me regarda arriver en souriant vaguement. Elle avait enfilé un haut de survêtement par dessus sa chemise de nuit, elle avait froid sans doute. Je vis la chair de poule sur ses jambes. Je la pris dans mes bras en lui disant bonjour et l'embrassai dans le cou. Elle se dégagea gentiment. J'étais parti sans la prévenir, sans laisser même un mot. Elle avait

eu peur en se réveillant seule. Moi aussi je m'étais réveillé seul, et je n'aimais pas ça. Peut-être n'étais-ce pas la meilleure chose à lui répondre. Je bu mon café en essayant de ne plus penser. Mais c'est toujours lorsque l'on essaye de calmer le jeu, de lire le programme télé en beurrant une tartine, que quelqu'un, l'air de rien, pose LA question, celle que l'on essaye justement d'éviter de se poser soi-même.

« Et ton projet sur Perceval, c'en est où? » Atroce!

Elle avait dit ça comme ça. Pour casser le silence. C'en était d'autant plus agaçant. A l'expression de mon visage elle comprit que sa question m'embarrassait. Dans une tactique de diversion qu'elle avait très vite appris à mettre en pratique à mes côtés, elle s'empara d'un sujet au hasard - « Je fais les courses cet après-midi, pour le fromage râpé tu préfères du gruyère ou de l'emmental? » - et ne dépassa plus les limites que l'on avait implicitement données à la discussion.

Pendant quelques jours Hélène respecta mon silence à propos de mon travail et s'appliqua à m'en divertir de toutes les façons possibles. Mais il vint un moment où la porte close de mon bureau l'intrigua peut-être autant qu'elle l'irritait. Sous prétexte de passer l'aspirateur - « pense à tes allergies, la poussière ce n'est pas bon pour toi, et puis c'est une infection cette pièce, ça sent le renfermé, vraiment je ne comprends pas que tu puisses travailler dans ces conditions... etc. » - elle entra alors que j'achevais de remplir la corbeille à papier d'un énième brouillon raté. Je pivotai sur ma chaise de bureau et la regardai, hésitant entre la colère de la voir empiéter sur mon espace, et l'amusement devant sa curiosité mal dissimulée. L'aspirateur n'était pas branché. Elle s'en aperçut un peu après moi et se justifia d'un haussement d'épaules. Sans faire plus de cas de l'engin et de l'urgence prétextée à nettoyer la pièce, elle s'approcha du bureau pour regarder par dessus mon épaule les notes et les esquisses, que j'essayais maladroitement de cacher.

Elle m'embrassa dans le cou et referma ma pochette à dessin.

« Allez, préparons nous, il faut bientôt y aller. » La soirée, je l'avais oubliée. Nous avons rendez-vous avec des amis d'Hélène, des anciens camarades de prépa qui fêtaient les dix ans de leur promotion. C'était l'occasion pour elle de me présenter.

Nous attendîmes un quart d'heure devant le bar irlandais dans lequel la soirée était prévue. Ils arrivèrent un par un, deux par deux, et l'on entra.

A côté de moi Hélène discutait statistiques avec des personnes qui s'y entendaient bien mieux que moi. Un grand brun engagea alors consciencieusement la discussion en me demandant ce que je faisais dans la vie. Il avait entendu dire que j'étais artiste, dans le dessin croyait-il, ou peut-être la peinture, lui il aimait beaucoup la peinture contemporaine, sa femme avait une galerie d'ailleurs, peut-être qu'on pourrait travailler ensemble, ce serait sympa... Il eut l'air déçu quand je lui dis que j'étais dans la bande-dessinée. Je lui racontai mon projet d'adaptation de Chrétien de Troyes, histoire de regagner un peu d'estime, lui montrer que mon métier c'était du sérieux. Je mettais des « mon éditeur » dans toutes mes phrases, et des « mes lecteurs », et des mots ronflants que je n'avais pourtant pas l'habitude d'utiliser, pas avec autant d'insistance, des mots pour être quelqu'un d'important aux yeux des amis de ma femme. Cela faisait des semaines que j'évitais le sujet Perceval et j'en faisais à présent des tonnes avec ce mec que je connaissais pas. C'était comme si, pour parler de moi, me présenter, et faire bonne impression, je ne

pouvais pas éviter d'en passer par là. Ce n'était pas désagréable, je me la racontais un peu, je présentais les choses dans un beau paquet, bien présenté, qui n'avait rien à voir avec le bordel dans lequel je me débattais depuis presque un mois. Le gars m'écoutait en hochant la tête. Il se leva pour aller aux toilettes. En revenant il s'assit de l'autre côté de la table et je me retrouvai en face du mur.

Domage. J'étais sur le point de croire à mes propres mensonges. J'essayai de m'inviter dans la conversation voisine, menée par Hélène. Mais je ne parvins pas à placer un mot. Ça parlait en langage matheux, ça riait pour des trucs que je n'aurais pas eut l'idée de trouver drôle, ça se rappelait les souvenirs de la prépa, les anciens profs, les anciens potes, je me sentais mal à l'aise, pas à ma place. Je commandai une seconde bière, décidé à attendre la fin de la soirée en fixant le mur. La musique était si forte que je n'entendais même plus ma femme et ses amis qui parlaient à côté. Quelques mots seulement se distinguaient dans le fond assourdissant du bar. Des mots qui ne faisaient pas partie de mon vocabulaire. J'avais mal à la tête. Hélène me vit regarder ma montre et soupira. Comme je baissais les yeux elle me sourit et se leva. Je la regardais mettre son manteau et faire la bise à ses anciens camarades de prépa. Elle avait beaucoup de classe et j'avais honte de détonner ainsi à ses côtés. J'aurais peut-être du faire plus d'efforts ce soir-là.

Une fois dans la rue, elle détacha son chignon, agitant ses cheveux, et me prit le bras. Elle n'osait pas me faire de reproches, pas encore. J'avais l'air fatigué à son avis, peut-être étais-je malade ou du moins un peu surmené, il me faudrait prendre rendez-vous chez notre médecin. J'acquiesçai, soulagé.

J'étais fatigué, c'était vrai. Des que l'on arriva à la maison je me déshabillai et me couchai. Elle, était dans la salle de bain et se démaquillait, elle enfila sa chemise de nuit et s'allongea près de moi. Je sentis le satin contre mon ventre, elle caressa mes cheveux et m'embrassa sur le front. Elle lut un peu pendant que je m'endormais. J'aimais ce genre de moment, qu'elle soit là, à côté, éveillée, pendant que je pouvais me laisser aller au sommeil, tranquille. Mais, toujours, je me sentais ramené à un certain vide en moi, et autour de moi, toujours, j'en revenais au même endroit, à cette même impression de solitude. Vers quatre heures je me réveillai. Hélène dormait. C'était comme si, quelque soit mon comportement, le sien, quelque que soit mes décisions, l'orientation que j'essayais de faire prendre à ma vie, je devais toujours revenir ici, au même point, assis dans mon lit, à fixer la nuit, pendant qu'Hélène dormait, à côté, loin.

Je ne pouvais pas la réveiller, pas exprès. Peut-être qu'en toussant, en bougeant... Je tournais et retournais de mon côté du lit, espérant qu'elle s'en rendrait compte, qu'elle viendrait vers moi et m'envelopperait de ses bras. Au lieu de ça elle restait couchée en chien de fusil, me laissant face à son dos, respirant avec cette même régularité imperturbable. Domage.

J'essayais de fermer les yeux, d'imaginer un paysage apaisant, une situation qui m'apporterait le calme nécessaire et m'aiderait à me rendormir. Je me représentais, sous l'eau, effectuant des mouvements ralentis, étirant tout mon corps, quand une douleur dans la poitrine dissipa le rêve. C'était comme si quelque chose s'était bloqué en moi, quelque chose qui serait resté coincé, de travers, entre mes côtes. Lorsque je me redressais, ouvrais les épaules et écartais les bras, la douleur s'estompait et il me semblait que la chose était partie. Mais dès que je me rallongeais elle revenait.

Peut-être devais-je vraiment consulter un médecin.

La tension était un peu élevée, mais rien de grave cependant, rien à signaler au sujet du cœur, ni du côté des poumons. Le médecin m'avait écouté respirer, tousser, sans rien déceler d'anormal. J'étais mal à l'aise devant son air circonspect. Il me prenait sûrement pour un hypocondriaque, mais il n'avait jamais été dans mon idée de rejouer *le malade imaginaire*. J'avais réellement mal. Enfin plus maintenant. La nuit dernière j'avais eu mal. Il n'y avait plus rien à présent, si ce n'était le souvenir de cette douleur. C'était cela que j'avais du mal à expliquer au médecin. Je le voyais bien à son visage, on ne peut soigner un mal qui n'existe pas, c'était ce qu'il pensait. Il me conseilla de boire une tisane avant d'aller me coucher, de prendre du repos.

En deux semaines je l'appelai cinq fois et le consultai trois. Presque chaque nuit la douleur revenait, cette sensation d'oppression, qui me rappelait ces légendes où les démons s'assoient sur les torsos des dormeurs pour les empêcher de respirer. J'entendais les battements de mon cœur, comme un tic-tac d'horloge dans une pièce vide.

Le médecin finit par m'envoyer passer des examens, pour la forme. A la clinique je restai près d'une heure, assis sur une chaise en plastique qui grinçait à chacun de mes mouvements. Dans la salle d'attente, il y avait un couple de personnes âgées qui lisait consciencieusement un journal du mois dernier, une femme, son fils sur les genoux, qui fredonnait quelque chose pour le calmer. Je me sentais étrangement coupable vis à vis d'eux. Je n'avais rien, je le savais. Si j'avais réellement mal, ce n'était pas du cœur que cela venait.

Le verdict tomba: douleurs psychosomatiques. Je ne parvenais pas à croire que mon esprit pouvait faire subir de telles choses à mon corps. Moi qui ne savait pas même faire bouger mes oreilles j'étais capable, sous l'effet du stress, de contracter si fort les muscles entre mes côtes que cela en devenait une véritable douleur, une douleur chronique qui plus est. C'était vraiment drôle de me dire que j'étais moi-même responsable de mon mal. Peut-être, si mon esprit pouvait agir ainsi sur mon corps pourrait-il également faire l'inverse et me guérir, c'était ce que j'espérais. Mais ça ne marchait pas vraiment comme ça malheureusement.

La journée se déroulait toujours à peu près normalement, jusqu'à la fin de l'après midi. Vers six heures du soir je commençais à penser à la nuit qui allait venir, au fait qu'il me faudrait aller dormir, essayer de dormir. Et je savais déjà que je n'y arriverais pas. Plus je tentais de me distraire de cette idée, plus elle revenait, obsédante. Je pouvais faire tout ce que je voulais, cela ne changerait rien, c'était comme une évidence. Les tisanes, les musiques relaxantes et la gymnastique douce avaient très tôt montré les limites de leur efficacité. Mais j'hésitais à aller au-delà. Je savais bien de toutes manières que les somnifères, s'ils me permettaient de bénéficier d'une nuit de repos complète ne pourraient rien contre la douleur. Elle arrivait bien avant que je me mette au lit à présent. Je la sentais émerger en moi au début de la soirée. Presque imperceptible, juste un picotement, comme des fourmis dans un membre resté trop longtemps inactif, elle annonçait doucement sa présence. Je n'y pouvais rien. Quoi que je fasse, quoi qu'il se passe, mon esprit était happé par elle. Il se fixait sur elle, et elle grandissait. Les distractions ne pouvaient être que passagères, il revenait toujours à elle et je ne l'oubliais jamais longtemps.

Lorsque le film du soir était fini elle sentait que son moment était venu et elle prenait tout à fait possession de moi. Éteindre la télévision, ôter mes habits, me laver les dents et me mettre au lit, tout cela m'était devenu insupportable. Car une fois ces choses faites il me fallait m'allonger, fermer les yeux, et attendre. Le picotement était déjà devenu brûlure. Hélène m'embrassait, me disait de me détendre et s'endormait à côté de moi. Bientôt sa respiration, douce, et régulière, remplissait la pièce. Moi j'avais peur. J'essayais de me rapprocher, de sentir la chaleur de son corps pour me rassurer. Ne pas regarder le réveil surtout, garder les yeux fermés, ne penser à rien, ou à des choses relaxantes, un paysage, une carte postale, des vacances... Peut-être me fallait-il réellement des vacances.

Je finissais bien souvent par ne plus pouvoir supporter d'être ainsi allongé à attendre le sommeil et à redouter la douleur. Alors je m'habillais et je sortais faire un tour, à pieds le plus souvent, ou en voiture, lorsque les nuits d'hiver furent trop fraîches pour moi.

Une énième fois je me levai, minuit passé, faute d'avoir pu m'endormir, et décidai d'aller me calmer un peu plus loin.

Au bout d'une demie-heure de route, je sentis mes mains se crispier sur le volant. Conduire n'était pas une bonne idée, je m'en rendais compte, surtout dans l'état de nervosité où j'étais. Je m'arrêtai donc sur le parking d'un supermarché, histoire de souffler un peu avant de rentrer à la maison.

Dans la boîte à gants j'ai trouvé un cd de Simon and Garfunkel. J'écoute en boucle « the sound of silence » et je me demande quand je vais craquer. J'ai l'impression d'être hors du temps, pas vraiment chez moi, pas vraiment ailleurs, et je regarde ma vie, toute ma vie, ce qu'il y a eu avant et ce qu'il y aura après, et je suis là à cet instant de pause au milieu des deux. Je ne suis pas angoissé, je n'ai mal nulle-part, mon calme m'étonnerait presque s'il n'y avait cette incroyable tristesse en moi, cette fatigue.

Je vais finir par craquer, un jour, et tout cela va sortir de moi. Je ne sais pas si j'attends ce moment où si je le redoute. Jeter ma douleur au monde serait indécent et tellement banal. Qu'y a-t-il d'original dans mes doutes et dans ma lassitude? Un peu du stress propre à tous les travailleurs, un peu de remise en question, d'interrogation grossièrement artistique. Je n'ai même pas le monopole de ma souffrance.

La chanson tourne toujours dans le lecteur cd de la voiture, et elle commence légèrement à me taper sur les nerfs. Adolescent j'étais capable de pleurer des heures sur un air comme celui là, tout en dessinant, et je me sentais si artiste. Mais là, rien ne vient, il y a juste ce vide. Et ce n'est pas seulement le syndrome de la page blanche. Ce n'est pas comme si je ressentais quelque chose et que j'étais incapable de le transcrire sur le papier. Non, il n'y a rien en moi, ni envie, ni même sentiment. Je suis là dans ma voiture, à regarder ma vie, et je suis si neutre, si peu concerné, qu'elle m'apparaît étrangère. Perceval est sur le siège passager, les yeux tristes, rivés sur le parking vide, un peu paumé. Je sais que je devrais faire quelque chose, mais quoi?

J'aurais aimé qu'il pleuve. La scène aurait revêtu un caractère beaucoup plus dramatique. J'aurais mis les essuie-glace en marche et j'aurais peut-être pleuré. Ça aurait été parfait. En Bretagne il y a une fontaine dont la légende dit que, lorsque l'on frappe par trois fois son fronton, il pleut. Même si ce n'est pas

prendre beaucoup de risques vu la météo de la région, c'est une idée qui me plait bien.

*

Cette nuit, pour la première fois depuis si longtemps que je ne parvenais même pas à m'en rappeler, je dormis une nuit complète. Pas de réveil, pas de douleur. Juste un rêve. J'étais Perceval, ou plutôt, Perceval était moi, il avait mes traits, mon corps. Il était là, dans cette forêt où il avait passé son enfance avec sa mère, loin du monde de la chevalerie, et il entendait ce vacarme venir à lui, ne sachant s'il s'agissait de diables ou d'anges. Les chevaliers, face à lui, se présentaient, et tout ce qu'ils pouvaient dire, lui demander, n'avait aucune importance à côté de ce qu'il ressentait en les voyant, si splendides. Comme dans le roman, sa mère ne put rien faire pour le retenir et elle tomba, morte, au pied du pont en le voyant s'en aller. Et puis, ce ne fût plus elle. Elle se releva, s'accouda à la balustrade, regardant le cour de l'eau en dessous. C'était Hélène. Elle riait. De moi sûrement. Elle lançait des cailloux l'air de rien, pour s'amuser.

Suivant une de ces ellipses caractéristiques du rêve, elle se retrouva soudainement à la cour du roi Arthur, lors de l'adoubement de Perceval. Elle était la pucelle qui rit en voyant le nouveau chevalier, elle était Blanchefleur dans son château assiégé.

Même si ce n'était pas quelque chose que j'aurais avoué devant une femme j'aurais aimé avoir une compagne à la sauce Blanchefleur, une jolie demoiselle en détresse avec laquelle j'aurais pu jouer au héros. Mais Hélène était tout le contraire de cela, et pas seulement parce qu'elle avait fait plus d'études ou qu'elle gagnait mieux sa vie que moi, mais surtout elle savait gérer tant de choses à la fois, concilier les différents domaines de sa vie professionnelle et de sa vie privée, quand moi j'avais déjà déjà du mal à ne faire qu'une seule de ces choses. Au fond son seul échec c'était moi. J'étais sa faiblesse. Elle me disait sans cesse qu'elle m'aimait, mais ce dont j'avais besoin c'était d'entendre pourquoi, pourquoi moi.

J'aurais voulu être fort, pour elle, et pour moi, un peu aussi, pour ressembler parfois à ces héros du *Roman du Graal*. Comme ces chevaliers qui joutaient, le mouchoir de leur dame attaché à leur lance, j'aurais aimé me sentir fier devant elle. Ce regard qu'elle me lançait, quand je rentrais au matin d'une nuit à marcher dehors, faute d'avoir trouvé le sommeil, ce regard si plein d'inquiétude et de reproches, j'aurais voulu ne plus jamais le voir sur elle.

Je me réveillai vers huit heures et demie, Hélène me caressait la joue. Elle avait ce regard lumineux que je ne lui avait pas vu depuis si longtemps. Elle avait l'air apaisé. C'était le bon moment, nous étions prêts tous les deux, elle me comprendrait. Il fallait que je parte. Non pas pour m'éloigner d'elle, mais de moi, pour prendre un peu de ce recul dont j'avais tant besoin, pour finir mon travail sur Perceval, et retrouver le sommeil.

*

Derrière la vitre du train le paysage qui défilait s'étendait en grandes touches de gris et de bleu-vert, très pâle. Je cru distinguer un lac, très long, bordé d'arbres noirs, ou de rochers. Sur la rive, au milieu du brouillard, il y avait une petite église, un vieux monastère peut-être, fait de grosses pierres grises. Je n'en étais pas vraiment sûr. La brume faussait tout, et mon imagination faisait le reste. Il y aurait bientôt sur un rocher, près du rivage, un Perceval pensif, le menton posé au creux de sa main, les yeux dans le vague. Peut-être

ferait-il des ricochets, pour se distraire. Peut-être penserait-il à Blanchefleur, qu'il avait laissée pour courir à l'aventure, pour accomplir son destin, pour rien. Il avait été égoïste sur ce coup là. Peut-être qu'en prenant le premier train au retour il pourrait encore revenir, arriver avant la nuit, et lui offrir des fleurs. Mais il savait bien ce qu'elle lui dirait, doucement, en caressant ses cheveux. Il fallait qu'il le fasse, pour lui. Elle le lui dirait, mais elle ne le penserait pas, et ce serait encore plus dur alors, de partir, et même de rester.

A la gare de Rennes je louai une voiture et pris la route de la forêt de Brocéliande. J'avais réservé une chambre à la ferme-auberge de Trudeau. C'était un hameau constitué d'une petite dizaine de maisons et de quelques champs, tout autour il n'y avait que la forêt. Le cadre était on ne peut plus idéal pour favoriser l'inspiration. Il ne manquait pas grand chose à vrai-dire pour avancer dans mon travail. Le roman de Chrétien de Troyes me fournissait déjà la trame de l'histoire. Il était fastidieux de l'adapter au format de la bande-dessinée, mais rien d'irréalisable néanmoins. J'avais déjà à peu près esquissé les traits des personnages principaux, ne manquait en fait que Perceval lui-même. Sur les planches que j'avais réalisées trônait un espace blanc qu'il restait à combler. Le chevalier vermeil se battait seul dans son dernier duel, et Blanchefleur, en chemise de nuit, assise sur le bord d'un grand lit, se confiait à une ombre.

J'aurais voulu arrêter tout cela et recommencer autre chose. Inventer quel-chose. Comme à mes débuts, quand ce que je faisais m'apparaissait comme une passion et pas encore comme mon métier. Pourtant c'était de cela dont j'avais rêvé toute ma vie. Depuis l'enfance et mes premières lectures, depuis l'adolescence et mes premiers essais, vivre de cela, de ce que j'aimais. N'est-ce pas le vœu de tout artiste? Mais quelque-part en en faisant une profession mon art avait perdu un peu de sa magie. Avec toutes les contraintes que le terme de travail peut induire, j'avais fait de la création, qui autrefois m'animait tout entier, une tâche professionnelle qu'il m'incombait d'accomplir. A force de faire des choses qu'on aime un travail elles nous deviennent étrangères, on ne parvient plus à trouver en elles ce qui auparavant nous épanouissait. On n'est plus soi en les faisant, mais un autre qui répète des gestes qu'on a aimé, avant, et il fait ça sans même savoir pourquoi, il le fait parce qu'il le faut. Et l'amour, la passion dans tout ça, ça s'évanouit. C'était comme ça que j'avais fait de mon art un art de zombie. Je n'étais plus qu'un charlot devant sa grande machine. L'aliénation, c'est pas des conneries de philosophes, ça arrive en vrai.

Ce petit caprice d'artiste que j'avais fait en venant rechercher ici l'inspiration en était d'autant plus risible. Et j'avais laissé Hélène pour cela!

Mais peut-être n'était-ce pas un mal pour elle. Mes insomnies, mes promenades nocturnes et mon comportement taciturne de ces derniers temps étaient loin d'être évident à supporter. En partant je lui laissais deux semaines de répit qui lui permettraient de se reposer. Peut-être même qu'en revenant... peut-être. Hélène avait fait preuve de beaucoup de patience. Mais dans son attitude stoïque il me semblait voir de l'indifférence. Elle était là, elle supportait tout, en silence, elle faisait un peu la gueule certains matins et agissait en automate le reste du temps, comme si tout était normal. J'étais injuste en pensant cela, mais ses acquiescements muets, sa manière d'agir toujours identique, toujours impeccable, et sa respiration, douce, lente, durant la nuit,

tout cela n'était pas le signe de sa présence. Elle était là sans être là. Elle me manquait.

La première nuit que je passai à l'auberge fut mauvaise. Je m'y attendais un peu. Je tentai en vain de m'endormir et finit par m'asseoir dans mon lit et contempler l'obscurité. J'avais mal. La douleur était là, le cœur, les reins, les côtes, peu importe, elle était là, dans mon torse, niché en moi, à la fois terrifiante et familière. J'étais pourtant calme, adossé à la tête de lit, essayant de comprendre. Les médicaments que le médecin m'avait prescrit me semblaient de grossiers placébos pour hypocondriaque. «Rien de grave», c'était ce que l'on m'avait annoncé à la clinique quand j'avais passé mes examens. Mais le ton avec lequel cela était dit signifiait bien plus «rien». Je n'avais rien. C'était comme nier ma douleur, me traiter de menteur.

Elle était là pourtant, en moi. Elle avait pris ses aises. C'était peut-être moi qui l'avait provoqué par mon anxiété, mais à présent c'était elle qui me dirigeait. Je ne pensais plus qu'à cela. Comment me concentrer sur Perceval avec cette foutue douleur qui me prenait tout entier?

J'avais peur, de crever là, et de laisser Hélène, et mon travail. Est-ce que l'on peut mourir ainsi? Parfois elle m'oppressait tant que j'en avais bien l'impression. J'ai pleuré cette nuit là, assis dans mon lit, en essayant de retrouver mon souffle. Je laissai venir les sanglots, laissai mon corps tout entier tressaillir et sursauter à leur rythme. Au matin encore, sous la douche, j'expulsai de moi ces tressautements et ces larmes, je les laissai couler, et les regardai disparaître, hébété. J'avais un peu moins mal, et il faisait jour.

Au petit déjeuner je m'attablai dans la grande salle de l'auberge où s'attardaient les touristes et les cafés chauds. A la table d'à côté un couple de personnes âgées me salua et engagea la conversation. Je n'étais pas vraiment d'humeur mais je me laissais faire. Je les écoutais me raconter leurs vacances, leur vie et celle de leurs enfants, me laissant porter par leurs paroles, acquiesçant de temps en temps sans vraiment avoir pris garde à ce qu'ils me disaient. En fait j'attendais poliment qu'ils me demandent enfin de parler de moi, qu'ils me posent une question, n'importe laquelle, la réponse serait la même de toute façon, il me fallait seulement un prétexte. Lorsqu'il vint je pu me libérer et Perceval avec moi. Il me rendait fou, m'empêchait de dormir, il me faisait mal, mais je ne pouvais plus me passer de lui, je ne pouvais plus parler de moi sans parler de lui. Tout comme à la soirée de retrouvailles des anciens camarades d'Hélène, je plongeai délibérément dans le sujet qui fâche. Je me vautrai dedans. Sans pudeur je déballai mes petits problèmes d'artiste, je n'avais pas peur de tomber dans les clichés, heureusement. Et les vieux m'écoutaient en hochant la tête, sans y prendre plus d'intérêt que je n'en avais pris moi-même à les entendre.

Ma première journée dans la forêt de Brocéliande se partagea entre une ballade autour du lac aux fées et autres sites plus ou moins légendaires, tels que l'hostié de Viviane ou le tombeau des géants, et une longue méditation dans ma chambre, à l'auberge. J'avais étalé mes notes et mes esquisses sur un petit bureau près de la fenêtre. Mon idée était de me concentrer tout entier sur Perceval. C'était le nœud du problème. Mais, malgré mes efforts, il ne semblait pas prêt à se laisser faire. Il maintenait une distance entre nous, qui ne me permettait pas de le percer à jour. Une à une je relisais mes notes, et les

froissais, et les jetais. Chacun de mes essais d'adaptation s'avérait être une plate translation des péripéties principales du roman, pire encore, un résumé. Mon problème était que je ne parvenais pas à saisir le cœur de l'histoire, ce qui, en dehors du détail des faits et des actes, donnait ce caractère si particulier au roman. Et cela, j'en étais à peu près convaincu, c'était Perceval. Désespéré de ne pouvoir réussir à comprendre et à retranscrire ce qu'il était, j'essayai du moins de chercher ce qui me séparait de lui. La complexité du personnage y était évidemment pour beaucoup, mais la difficulté que constituait cette richesse se posait surtout pour moi en terme d'appropriation. Perceval était un étranger, il n'était pas à moi, il n'était pas moi.

Il y a dix ans lorsque j'ai commencé à faire de la bande-dessinée mon métier, j'ai créé un personnage dont j'ai suivi les aventures durant cinq volumes. C'était mon premier, j'ai débuté avec lui, et quand j'y repense aujourd'hui j'ai l'impression d'évoquer un ami d'enfance, l'étrange sensation d'avoir connu quelqu'un, quelqu'un qui m'a beaucoup appris. Je m'étais dit que si j'avais des enfants ce seraient les premières histoires que je leur raconterais. Le monde que j'avais créé pour lui était le mien, ma petite mythologie personnelle. Chacun de ses repères c'était moi qui les avait placé. Je regrettais parfois que ce personnage n'ait pas eu le succès qu'ont parfois les héros de bande-dessinée. C'est sur lui que je travaillerais sinon encore aujourd'hui, et tout serait sûrement plus facile. Mais quelque-part je crois qu'il avait fini de m'apprendre. J'avais pris tout ce qu'il avait pu m'apporter. Si je voulais avancer, évoluer, il fallait me confronter à de nouvelles difficultés. J'avais eu du mal à l'abandonner, mais c'était peut-être nécessaire.

Avec Perceval tout était différent et bien plus complexe. C'était un étranger. Son existence était complètement indépendante de moi, il était là bien avant, créé par l'imagination d'un autre, ou plutôt repris, puisque Chrétien de Troyes n'avait fait qu'emprunter le personnage à une mythologie déjà existante, ce qui contribuait plus encore à augmenter mon malaise face à Perceval. C'était comme s'il avait existé de toute éternité, indépendamment des auteurs qui l'avaient traité. Il était passé entre tant de mains, et surtout avait fini par pénétrer l'imaginaire commun. Il existait par la légende, en dehors même des livres, des films, ou des bandes-dessinées. Il n'avait plus besoin des auteurs, tout au contraire, c'était eux qui pliaient devant lui. Il en était de même pour Arthur et Lancelot évidemment, qui d'ailleurs bénéficiaient d'une célébrité plus grande encore, mais Perceval avait quelque chose de différent, particulièrement au début du roman, une fragilité peut-être, une naïveté grossière, qui, ajoutée à sa force brute, à ses envies mal maîtrisées, n'en faisait pas tout à fait un héros. Il était comme... indéterminé. Même ses exploits sonnaient faux. Le combat avec le chevalier vermeil par exemple, son tout premier après son adoubement, ne s'était pas déroulé dans les règles de l'art. Perceval ne savait pas se battre, du moins pas en tant que chevalier, c'était comme un chasseur qu'il avait vaincu.

Je devais apprivoiser ce personnage dans sa complexité. Je ne voulais pas perdre son ambiguïté et risquer d'en faire une simple caricature. Et en même temps il me fallait aussi le faire mien, sinon je ne devenais qu'un imitateur.

J'avais mis beaucoup de moi-même à l'intérieur de mon premier personnage, des choses que j'avais vécues et ressenties. Je les avais déformées en les replaçant dans mon univers imaginaire, exagérées, enjolivées parfois, si bien qu'elles étaient devenues autres. Elles n'étaient plus à moi. De cette façon j'avais pu voir certains aspects de ma vie avec un recul qu'une simple introspection personnelle ne m'aurait pas permis, et j'en avais finalement beaucoup appris sur moi-même. Par la même occasion j'avais offert à mon personnage des sentiments et un vécu réels qui lui donnaient une consistance, une profondeur. C'est pourquoi l'abandonner m'avait été particulièrement difficile. J'avais eu l'impression de laisser de côté une petite part de moi.

A chaque nouveau personnage sur lequel je travaillais le même processus se reproduisait, mais d'une façon bien moindre. Et cette diminution d'intensité m'affectait. C'était à chaque fois comme si quelque-chose en moi ne me permettait plus de me sentir aussi proche de mon personnage. Je suivais pourtant le même mode d'emploi, mais il ne m'avait jamais plus mené au même sentiment.

Depuis que je travaillais sur Perceval je ressentais à nouveau ce genre de proximité. Mais il me semblait cette fois, qu'au lieu que ce soit le personnage qui me prenne pour modèle, c'était moi qui calquait ma vie sur la sienne, ou pour être plus exact, moi qui regardait ma vie au prisme de la sienne.

*

Il m'était difficile d'évaluer mon travail, mon talent plus encore. Comme ça avait toujours été le cas, que ce soit durant mes études ou ma carrière professionnelle, je n'avais pour critère de jugement que la comparaison. De sorte que ma confiance en moi n'était jamais que présomption de ma supériorité par rapport aux autres, et ma modestie l'angoisse de leur être inférieur.

Cette concurrence constante, surtout lorsqu'elle tournait en ma défaveur, m'avait souvent poussé à abandonner des projets qui pourtant me tenaient à cœur. Être mis face aux autres, et ne jauger mes qualités que par rapport aux leurs ne m'était jamais longtemps avantageux. C'est que moi, je me connaissais, je vivais mes difficultés et je ressentais ma peur. Tout cela, je pouvais bien le supposer chez les autres mais c'était insuffisant. J'en étais à guetter les signes qui me révéleraient leurs faiblesses, et lorsque j'en apercevais un j'étais rassuré, pour un temps. De toutes façons le combat était truqué.

Peut-être était-ce cette perpétuelle concurrence dans laquelle je vivais qui m'avait empêché de créer des relations solides dans le milieu où je travaillais. Je n'avais pas d'amis qui exerçasse le même métier que moi. Aussi, surtout dans les moments comme celui-ci, où je traversais une phase de remise en question de mon œuvre, je me trouvais seul. Tout entier à mon projet, ceux qui n'avaient pas de près ou de loin rapport à lui, me semblaient étrangers à mon monde. Ceux qui en revanche y étaient mes concitoyens, je m'en défiais.

Pourtant je n'avais pas l'impression d'avoir choisi cette solitude. Elle me pesait au contraire. Mais rien ne paraissait pouvoir y remédier. Sortir de mon monde était un sacrifice qu'il ne m'était pas possible de concevoir. Abandonner cette idée stupide de comparaison? Ça aurait été une bonne idée. Mais ça ne dépendait pas seulement de moi.

Cet homme du bar irlandais, cet ancien camarade de classe d'Hélène, et cet air déçu qu'il avait affiché lorsqu'il avait compris que j'étais auteur de bande-dessinée – pas écrivain, pas peintre- son regard m'avait humilié. Et il m'avait laissé seul face au mur dans le brouhaha du bar. Cela m'avait fait mal. J'avais vu Perceval, encore adolescent et sans armure, réclamer, sans faillir, au roi Arthur d'être fait chevalier. Devant toute la cour, et Keu qui se riait de lui, il était certain de sa légitimité. Voilà ce qui nous différenciait. J'avais toujours cherché la reconnaissance. Si je faisais de mon art un métier, si j'arrivais à en vivre, à obtenir des prix même, cela prouverait bien quelque-chose. Mais il restait encore des hommes, comme dans ce bar, pour me regarder de haut et me refuser le titre d'artiste. Mon baccalauréat et ma licence étaient encadrés, et prenaient la poussière au mur de mon bureau. Mais aucun diplôme ne m'avait jamais donné le titre d'artiste. Je n'avais pas cessé de le chercher dans le regard des autres, en m'arrêtant, évidemment, sur celui qui blesse, qui refuse d'être élogieux.

*

Pourquoi fallait-il que quoi qu'il advienne, quel que soit mon état d'esprit de la journée, et les progrès que j'avais pu faire dans la compréhension de moi-même, la nuit vienne à tomber et mettre un terme à toutes mes réflexions? C'était épuisant d'en revenir toujours au même point. Dès la fin du souper, l'idée d'aller me coucher est là, et elle m'effraie. Je suis comme un gosse qui a peur du noir. Mais dans mon cas les veilleuses ne suffisent plus. Je ne me rappelle même plus quand cela a commencé et comment c'est arrivé. J'essaye de me souvenir d'une époque où dormir m'était quelque chose de naturel. Je dois me forcer à présent, et c'est pire encore. Ça ne vient plus. Plus j'appelle le sommeil, plus mon esprit se fixe sur cette idée – il faut dormir- moins cela vient, évidemment. Je sais qu'il faudrait me laisser aller, mais je n'y parviens pas. Je suis épuisé pourtant, si fatigué, pourquoi cela ne vient-il pas tout seul? Dans la journée il m'arrive de m'endormir sans y prendre garde. Je bouquine ou je regarde le paysage et soudain je m'assoupis. Ça fait un bien fou. Mais ça n'est pas comme ça que ça devrait se passer. Je m'endors sur mon bureau et à la terrasse de l'auberge, je passe mes nuits, assis dans mon lit, à prendre de grandes et lentes inspirations pour faire passer la douleur, et Perceval m'échappe. Il me faudrait trouver un moyen de me fixer à lui...

Cette nuit là, exactement comme les autres nuits, mais j'avais perdu l'habitude de les compter, j'eus mal. Il était hors de question de dormir évidemment. Et il était encore plus insupportable de rester assis dans mon lit à attendre le jour. C'était pour cela que je m'étais levé, habillé, et que j'étais sorti. Je n'avais pas de but précis, seulement l'idée que c'était en marchant que venaient les idées. Et j'avais besoin d'une idée. J'avais beaucoup de problèmes et pas tellement de solutions à y apporter. Ça aurait pu m'aider. Peut-être pas face à Hélène. Face à Perceval en revanche... J'avais fini par le détester ce gars-là, fini par le trouver lâche et présomptueux. Même lorsqu'il faisait preuve de vertu – parce qu'au final il y parvenait, il tirait leçon de ses expériences, il apprenait – même là, et surtout là, il m'insupportait. Il m'exaspérait de réussir là où moi j'avais échoué. Mes fantasmes d'une Hélène-Blanchefleur étaient de courte durée. J'avais plus de la demoiselle en détresse qu'elle. Ça n'était pas la

bonne méthode. J'avais eu tort de me mesurer à Perceval. Je ne tenais pas la comparaison.

C'était avec cette piètre opinion de moi même que j'avais fini par arriver à une petite étendue d'eau à deux ou trois kilomètres de l'auberge. Je me trouvai con. Je m'assis, adossé contre un arbre, face à la marre. Je lançai des cailloux dans la nuit, et les écoutai couler. Un premier sanglot vint et je ne pus retenir les suivants. Allongé dans l'herbe en chien de fusil, je haletais, et je pleurais, et je criais. Quand je n'eus plus de force, je me tu. Je respirai un peu plus calmement et fermai les yeux. La pluie commença à tomber. Et tandis qu'elle m'inondait, je m'endormis.

*

Ce que je ressentais pour Hélène était si simple. Comment cela avait-il pu devenir si compliqué au final? Tout avait pris tant de proportions que la situation m'apparaissait aujourd'hui sans issue. Je n'avais qu'à rentrer pourtant, revenir, être là. Je n'avais qu'à l'embrasser, pas dans le cou, à la dérobée, en fermant les yeux, pas ce baiser d'amant honteux, de clandestin, dont je la gratifiais chaque matin en revenant de mes promenades nocturnes; un vrai baiser, profond, bouche à bouche. Et ce baiser je le lui donnerais non pas pour me faire pardonner mais parce que je la trouverais belle dans sa chemise de nuit froissée, parce qu'elle m'apparaissait fragile avec sa chair de poule montant jusqu'aux cuisses, elle aurait froid et j'aurais envie de la protéger, de la réchauffer, parce que j'aurais envie d'elle.

Il y avait beaucoup de matins où elle s'était réveillée seule. Elle m'avait attendu. Elle avait du pleurer parfois. Je ne l'avais jamais trompé. Je crois même que je n'avais jamais regardé une autre femme, pas avec ce genre d'idée en tout cas. Mais la situation n'aurait pas été moins simple si je l'avais fait. Quitter une maîtresse, se faire pardonner une infidélité, ce sont des choses qui se font. Hélène et moi en aurions été capables je le savais. Mais c'était en me regardant moi-même que j'avais oublié l'amour que j'avais pour Hélène. Même quand je m'étais mis tout entier dans mon travail d'adaptation, en pensant à Perceval c'était à moi que je pensais.

Il me suffisait de rentrer, d'être là... Mais il me fallait changer avant tout ça, régler mes problèmes avec Perceval, et avec moi-même.

*

Je prenais des décisions, j'essayais de changer ma façon de vivre, de penser, de me changer moi-même. Et j'avais réellement l'impression d'avoir fait un pas en avant, d'avoir progressé, dans mon existence et dans mon être. Mais mon corps, lui, demeurait le même, avec la même douleur.

Si c'était mon esprit qui manifestait ainsi son stress à travers le mal de mon corps, pourquoi est-ce que ça ne s'arrêtait pas enfin? Peut-être avais-je pris le problème à l'envers. J'avais pourtant l'impression d'aller mieux, la journée du moins. Mais le soir venu il y avait cette douleur en moi pour me rappeler qu'il me restait encore des choses à régler, comme un post-it fiché entre mes côtes.

*

Je partis tôt, mon cahier d'esquisse, mes notes et un pique-nique dans mon sac à dos. Je voulais aller, à pieds, à travers la forêt, jusqu'au tombeau de Merlin. Quelque-chose me disait qu'il pourrait peut-être m'aider. Un peu de magie ne pouvait pas me faire de mal.

Marcher, seul, sur le petit chemin qui menait à la tombe, était agréable. Cela me donnait une impression de calme, comme s'il n'y avait pas dans ma vie tant

de choses de travers, comme s'il ne devait plus y avoir d'urgence, plus rien de compliqué. J'avais rangé la carte dans mon sac, peu m'importait de me perdre, quelque chose me disait que j'arriverais bien là où je le voulais, fallut-ce-t-il inventer pour cela le chemin.

Plus je me rapprochais du site, plus je croisais de monde. Tout un peuple étrange s'était amassé là, autour du tombeau, une simple pierre droite que l'on avait décorée de couronnes de fleurs. Il y avait de robustes barbus, bière à la main, accompagnés de jeunes filles en jupe longue, des faux druides et des femmes en robe blanche qui se tenaient la main, et des touristes appareil photo en bandoulière. J'avais espéré plus d'intimité. Parler à Merlin, devant sa tombe, mais aussi devant tous ces gens, cela était devenu ridicule.

Alors je déposais rapidement un bouquet de marguerites devant la pierre et m'éloignais, suffisamment pour retrouver un peu de la douce solitude du chemin, mais pas trop, de manière à percevoir encore le bruit festif de l'attroupement. Quelqu'un jouait de la guitare, un air qui m'était connu.

J'avais vieilli et je ne m'en étais pas rendu compte. J'écoutais une musique que j'écoutais déjà à quinze ans. A cette époque je la passais en boucle dans ma chaîne, en dessinant, en inventant des histoires. Et j'imaginai tant de choses. J'avais devant les yeux un univers fantastique, peuplé de fées, d'elfes et de chevaliers, que j'essayais de rendre réels. C'était comme ça que j'avais commencé mes premiers essais de bande-dessinée. J'avais envie de partager ce monde, de lui donner de l'épaisseur, de le vivre vraiment et de le faire vivre. Aujourd'hui, écoutant cette même musique, c'étaient mes souvenirs que j'avais devant les yeux. Cet univers fantastique, j'avais l'impression d'y avoir vécu, il y avait une éternité, et de m'en être éloigné peu à peu. Mes anciens personnages étaient comme des vieux amis, que j'avais perdu de vue. Il n'y avait pas de nostalgie derrière ce sentiment, j'étais heureux d'évoquer ces souvenirs. En écoutant cette musique, la même qu'à quinze ans, je regardais en arrière, et c'était le passé que j'avais envie de raconter, mes anciens amis. Mais peu m'importait à présent qu'ils aient été chevaliers ou qu'ils aient chevauché les dragons, c'étaient sur mes personnages que j'avais envie d'écrire, et sur moi. Sur nous. C'était notre histoire qui m'intéressait. Et Perceval, je m'en rendais compte, en faisait déjà partie. Les difficultés que j'avais rencontré avec lui, même si elles ne m'avaient pas nécessairement appris à mieux le connaître, me l'avaient rendu familier. C'était un compagnon d'arme à présent. Je ne me sentais toujours pas capable d'adapter le récit de Chrétien de Troyes. Cette histoire ne m'appartiendrait jamais. Je n'avais pas réussi à la faire mienne, et je ne croyais pas que cela fût possible un jour. En revanche j'avais vécu ma propre histoire avec Perceval, et celle-là était toute à moi. C'était l'histoire d'un auteur de bande-dessinée qui devait adapter *Perceval le gallois* et qui n'arrivait pas à s'approprier le personnage.

Assis dans la forêt, mon carnet d'esquisse posé dans l'herbe à côté, et mon portable sur mes genoux, j'hésitais. J'aurais voulu appeler mon éditeur et lui annoncer que j'abandonnais le projet. En réalité je ne voulais pas arrêter de travailler sur Perceval, je voulais seulement travailler différemment. Ne plus adapter une histoire qui ne serait jamais la mienne, et en inventer une nouvelle.

Je tapotais les touches du téléphone, ne sachant trop que faire. Et ce fut Hélène que j'appelai finalement.

Elle travaillait, et ce fut au répondeur que je balbutiai, intimidé comme pour un premier rendez-vous, quelques mots qui, je l'espérais, la toucheraient. Quelque chose qui lui donnerait envie de venir me rejoindre. Il m'était impossible de retourner là-bas. La solution à mes problèmes était ailleurs, quelque part dans le voyage, je sais pas pourquoi j'en étais convaincu. Le mieux eut été que ce soit Hélène qui me rejoigne. Je n'avais pas osé le lui demander directement. Elle avait déjà consenti à tant de sacrifices pour moi. Mais je la connaissais, et elle me connaissait plus encore. Les paroles hésitantes que j'avais laissées dans mon message lui feraient comprendre mon envie, elle viendrait, d'elle-même, répondant à une demande que je n'avais pas formulée. C'était lâche et hypocrite bien sur. Perceval, à côté de moi, déjà grandi par les épreuves qu'il avait traversé, me regardait d'un air dur. Du haut de ses récentes prouesses il avait oublié l'offense faite à la demoiselle à la bague, et son silence en la maison du roi pêcheur, il avait oublié que, comme tout homme, il avait failli, lui aussi.

Elle avait eu mon message et elle était venue presque immédiatement. Elle avait voyagé de nuit et elle m'attendait dans la salle de l'auberge lorsque je descendis prendre mon petit-déjeuner. Elle souriait. Dans ses yeux plus de reproches, plus d'inquiétude. Elle était là, pour moi, avec moi. Je ne pu retenir, moi aussi, un sourire.

*

Hélène était comme moi, elle aimait les clichés. On ne pleure vraiment «comme il faut» que sous la pluie, on n'a pas vraiment l'air d'un artiste devant un ordinateur; c'est pour cela que j'affectionnais tant les petits carnets, les cahiers d'écolier et les crayons à papiers, ceux qui laissent sur les doigts la trace de nos ratures et cette impression d'avoir mis les mains au sein même de l'écriture. Et pour faire l'amour, rien de mieux qu'une petite chambre d'auberge, des fleurs sur la table de nuit, et une vieille chanson qui dit «kiss me again, stranger» sur un air lent et doux comme un baiser derrière l'oreille, comme un frisson partagé.

Hélène était comme moi, elle aimait les clichés. Enroulée dans un drap à fleurs, les cheveux en bataille, ses lèvres rouges encore qui mimaient les paroles de la chanson, elle se sentait comme une actrice des années trente, et dans son film en noir et blanc j'aimais le rôle qu'elle me donnait. J'avais pris un coup de vieux ces derniers temps. Mais, devant le miroir de la salle de bain, tandis que j'entendais l'eau, qui, derrière le rideau, coulait sur Hélène, mes premiers cheveux blancs ne me déplurent pas. Je me sentais plus vieux, mais plus solide aussi, plus capable d'être pour elle le héros du roman.

*

Écrire sur soi-même est peut-être ce qu'il y a de plus évident et de plus complexe à la fois. C'est une source d'inspiration inépuisable, même face aux plus grandes difficultés d'expression, il n'y a qu'à user un peu de prétérition et raconter à quel point il est dur de ne savoir comment dire que, que dire... Mais c'est en vérité beaucoup moins simple que cela. Parce que parler de soi demande quelque chose de plus que l'effort de création dont il s'agit de faire preuve pour inventer un héros et une histoire. Il faut oser se regarder en face, il faut oser dévoiler des aspects de soi qu'on aurait préféré laisser enfouis – et pourquoi faut-il que ce soit toujours ceux là qui ressortent le plus? C'est un

effort d'introspection qui est parfois douloureux. Il m'est souvent arrivé de laisser tomber un projet d'histoire, jugeant que j'allais m'aventurer trop loin, toucher à des problèmes que je n'avais pas encore réglés, à des blessures encore ouvertes.

Écrire sur soi-même est difficile et compliqué, plus encore face à ce malheureux et si commun syndrome de la page blanche. Il ne s'agissait plus en effet de trouver une histoire, d'inventer un personnage, une intrigue pour la porter.

On pense parfois à tort que les artistes qui vont chercher en eux-mêmes le sujet de leurs créations prennent des raccourcis faciles, les dispensant de la laborieuse étape de l'invention, qu'ils n'ont pas d'imagination. Sait-on au moins à quel point il peut être dur de faire ce voyage en soi-même, comment en rapporter la moelle d'une œuvre est une expérience éprouvante dans laquelle l'artiste ne se donne pas seulement en tant que créateur, dans les limites de son art, mais en tant qu'individu, tout entier, dans sa vie, son âme?!

Mais que faire lorsqu'on n'a rien à dire?

Non, le problème n'était pas de ne pas savoir quoi dire. N'importe qui, ayant suffisamment vécu, a forcément quelque-chose à raconter. J'avais des souvenirs d'enfance, tout un tas de premières fois, dans tous les registres, de l'émouvant au très gênant, une histoire d'amour, Hélène, notre rencontre, des moments inoubliables, des disputes et des réconciliations sur l'oreiller, des ambitions déçues et des projets aboutis, d'autres que je réservais encore à l'avenir. Ça n'était pas la matière qui manquait. L'originalité peut-être. Tout ce que j'avais à dire me semblait si commun, rien qu'un autre n'aurait pu raconter à ma place.

Pourquoi créer alors? Pourquoi ce besoin en moi d'extérioriser ma vie, mes sentiments, ce que j'étais, de manière artistique? C'était presque une urgence, une nécessité absolue de dire toutes ces choses, mais de les dire d'une certaine façon. Il fallait déjà les faire dire par un autre, un pas tout à fait moi, suffisamment différent pour permettre une liberté totale. Ainsi je pouvais approfondir, fouiller, impudemment, d'une manière dont je n'aurais pas été capable dans un discours direct, sans ce précieux intermédiaire que représentait le personnage.

Mais il fallait aussi que ce soit moi. J'avais bien essayé avec Perceval, et la seule façon dont j'avais pu m'en sortir était de me mêler à lui. Peut-être était-ce de l'égoïsme. Mais c'était la seule façon pour moi de créer, la seule où j'étais bon. Car il ne suffisait pas de fouiller ce moi pas tout à fait moi, il fallait en tirer quelque-chose, quelque-chose de beau, qui me plaise, et qui *leur* plaise. C'était si difficile parfois. Pourquoi m'étais-je lancé là-dedans? Il me semblait par moments que tout aurait été plus simple sans cela, plus calme. Mais c'était un besoin en moi, que j'avais toujours eu, qui ne m'avait pas toujours rendu heureux, mais que j'avais sans cesse essayé de combler. Je devais (me) raconter.

J'ai toujours pensé qu'il en était de même pour tous les artistes. Sans doute une manière de me consoler. Ou pas. Mais quel que soit l'art que l'on a choisi (ou qui nous a choisi, mais c'est une autre blague encore) et quelles que soient les productions que l'on en fait, ce sont toujours des petits bouts de nous que l'on donne à voir.

J'étais moi... mais pas seulement. Derrière moi, comme des ombres chinoises, comme un arrière plan dans mes pensées, il y avait les autres, ceux que j'avais lu, enfant, adolescent, ceux que j'avais admiré et imité. Même quand j'essayais de m'aventurer sur mes propres terres, de faire preuve d'originalité, de me démarquer, ils étaient là, derrière moi, presque invisibles parfois, au point qu'un autre n'aurait pu les distinguer dans ce que je faisais, mais moi je le savais, ils étaient là et ils ne me quittaient pas. Il m'aurait été tout aussi impossible de les occulter que d'oublier la langue française en parlant. Ils faisaient partie de mes apprentissages.

Et puis, devant moi il y avait les autres, mes personnages. Impossible aussi de m'en passer. J'avais tenté la narration à la première personne. Ça ne changeait rien. Ce « je » ce n'était pas encore tout à fait moi, mais toujours un personnage, plus proche de moi, plus intime et indiscret, mais jamais ce moi réel et autobiographique, ce moi des lettres d'amour et des journaux intimes. Celui là d'ailleurs, peut-être plus honnête -et encore!- était mauvais d'un point de vue littéraire, sans intérêt.

*

Saleté de question obsédante. Qui suis-je? Qui est-ce que je veux être? On croit que ce genre d'interrogations fatigantes prend fin avec l'adolescence. En fait elles n'en deviennent que plus profondes et plus urgentes aussi, au point où l'on se demande si l'on parviendra un jour à faire correspondre la première à la seconde. Et l'on se sent vaciller parfois au bord de ce gouffre énorme et déconcertant.

Et si chacune de mes esquisses, chacune de mes histoires, n'avait été qu'une façon de remplir ce vide?

Et mes personnages...

Il me semblait qu'ils étaient plus moi que moi-même. Plus vivants aussi.

Et Perceval. Le héros.

Il n'était pas de moi, pas à moi, celui-là pourtant, emprunté, volé, plagié, sur un autre, sur des autres. Et c'était lui qui me ressemblait le plus.

Cette proximité était factice, je le savais, ou du moins elle n'existait que parce que je l'avais désirée.

C'est ce qui m'avait séduit dans le monde de la b-d, et plus encore de l'imaginaire, on est qui on veut. On peut s'asseoir à l'avant dans le bus du soir, parce qu'il est tard et qu'on a peur, mais on ouvre les pages et on oublie ça dans la peau d'un héros légendaire. La première bande-dessinée que j'avais gardé ainsi, comme un refuge, enfant, était un adaptation de l'Odyssée. Quelle importance si je ne savais pas ma table de neuf? J'étais Ulysse, et j'avais vaincu le cyclope!

*

Qui suis-je? Il m'était facile de me regarder moi-même et de faire le tour des choses qui faisaient de moi ce que j'étais, des choses sans lesquelles je ne serais pas *entièrement* moi. Mais si je comparais ce que j'obtenais aujourd'hui à ce que j'avais il y a dix ans, un an ou même un mois? J'avais changé, forcément. Il y avait de la logique là-dedans. Car ces choses qui m'emplissaient à présent m'avaient toujours manquées, et le vide qui restait encore en moi serait un jour comblé. J'étais moi, mais ce moi était inconstant, variable, et

surtout toujours en évolution, une évolution qui, je l'espérais, allait dans le bon sens.

J'avais quelque-chose en tête qui me permettrait de changer encore, de m'améliorer moi-même. Mais je n'y étais pas encore tout à fait prêt.

Je ne voyais de solution que dans un changement complet de ma façon de créer, de travailler, de vivre. Et ce changement ne pouvait se faire sans l'accord et surtout sans l'accompagnement d'Hélène. Renoncer à tout pour autre chose, ensemble. Elle le ferait pour moi, je n'en doutais pas. Mais le ferait-elle pour elle-même, Je ne voulais pas qu'elle me suive uniquement par amour, qu'elle se sacrifie pour moi, mais qu'elle m'accompagne, non seulement dans ma démarche, mais surtout dans mon choix et dans mes envies.

Ma vie avait été un tel chaos ces derniers temps. Mes pensées, comme dans un délire, avait perdu toute logique, toute harmonie. Il n'était pas trop tard pourtant, non pour revenir en arrière, mais pour trouver cette autre voie dans laquelle je pourrais marcher, avec Hélène, sans angoisse. Peut-être était-ce un caprice. A première vue ça n'avait rien de raisonnable. J'étais même à peu près sûr de me faire traiter de fou. Peu importait. Je savais qui j'étais, et je n'avais plus besoin que les autres m'en apportent la confirmation.

J'avais dépassé de deux semaines la date de remise de mon travail. Cela faisait six appels de mon éditeur que je refusais. Même au téléphone, lui parler aurait été difficile, trouver les mots, les arguments surtout. Je n'avais pas envie de me justifier. Ce n'était pas un échec. Ce n'était pas comme ça que je le voyais, pas comme ça que je le vivais. Perceval m'avait beaucoup appris, beaucoup apporté. C'était lui, qui, en me poussant dans mes retranchements, en me confrontant à mes difficultés, m'avait incité à remettre en question mon métier, mon art, mes ambitions, mes envies. J'avais partagé avec lui mes nuits et mes pages blanches. Ne pas faire cette adaptation n'était pas un échec. Peut-être était-ce de l'orgueil, mais j'aimais à penser que ce qui m'avait empêché de terminer ce travail n'était pas une quelconque limite de mes capacités, mais l'absence d'envie. C'était un choix. Je voulais *autre chose*.

*

Elle accepta comme une évidence, presque sans rien dire, d'un hochement de tête gracieux et d'un sourire en demi-lune. J'avais eu peur de l'effrayer et elle me paraissait en fait soulagée.

Hélène était une femme merveilleuse. Après douze ans de vie commune, elle gardait encore son mystère. Elle était à moi sans être à moi, dévouée, patiente, amoureuse, mais distante aussi parfois, retranchée dans un monde qui m'était resté inaccessible. Un jour une part de moi-même, un jour une étrangère. Je savais par cœur les plis, les courbures, les aspérités de son corps, comme un pays longtemps parcouru, dont la géographie n'avait pour moi plus rien d'inconnu. Je savais la chair de poule sur le haut de ses cuisses au petit matin, lorsqu'elle déplaçait, l'une après l'autre, ses jambes hors des draps. Je savais ses dents et sa bouche, qui avaient plus d'une fois laissé leurs empreintes sur moi. Je savais sa curiosité, dissimulée toujours derrière un sourire de passage. Ses gestes doux, comme automatiques parfois, masquant quelque-chose de plus profond, que la pudeur avait toujours contenu en elle.

Elle était mon personnage préféré. Si difficile à dire par les mots, on pouvait suggérer son être par les ombres, des déclinaisons de noir et de blanc, quelques traits de fusains rapides pour tracer un contour qui laisserait deviner une silhouette.

*

Il y a les mots qui s'invitent, venus d'un autre, un souvenir de lecture, et me voilà en train de plagier, au mot près, un vers de Du Bellay.

Et les autres. Les mots qui fuient, le « par cœur » qui se dérobe, malgré les efforts. La mémoire n'y est pour rien, ce sont les mots qui sont partis, c'est moi qui les ai chassés, remplacés. Et je reviens vers eux, plein de culpabilité. Ne sont-ils pas vivants? Il y a ce poème de Baudelaire que je récitais pour donner une dimension artistique à mes spleens d'adolescent, ces scènes de Racine, où je jouais seul tous les personnages, j'étais à la fois Titus et Bérénice, et j'entraînais ma voix sur des mots d'amour tragiques, qui n'étaient pas à moi mais que je ressentais comme miens.

Plus tard il y a eu Becket, ces quelques répliques déconcertantes qui faisaient écho à ma propre attente.

J'ai su tout cela par cœur. Je l'ai laissé de côté ensuite, pour me construire d'autres références.

Mais cette nuit il me faut revenir vers eux. Assis devant les cartons entrouverts, les livres, par terre, tout autour, je replonge dans mes premiers émois littéraires, et ce sont de vieux amis que je retrouve. Eux seuls savent me parler, me consoler. Cette nuit blanche n'a pas la saveur d'un échec à dormir, mais d'un éveil salutaire.

Malgré l'excitation d'un projet qui abouti, d'un changement qu'Hélène et moi avions tant souhaité, j'avais peur. Partir comme nous l'avions fait, c'était lâcher nos repères - nos mauvaises habitudes et nos angoisses récurrentes, mes nuits à marcher dehors et sa chair de poule au matin, mes doutes, et sa lassitude, tout ce qui nous avait poussé à bout, mais qui, pendant des années, avait constitué notre ordinaire, notre monde connu - pour découvrir autre chose. Même accablant le quotidien reste rassurant. Nous allions en rebâtir un autre, différent, à l'image de nos envies. Mais pour l'atteindre le bond dans l'inconnu était nécessaire.

J'avais peur.

Mais *elle* était là, et *ils* étaient là, qui ne me quittaient pas.

Des parties de moi, qui n'étaient pas tout à fait à moi, mais sans qui je ne serais pas moi.

*

Ça recommence, et ça ne cessera jamais. Qui suis-je? LA question se pose et à peine est-on enfin parvenu à y répondre qu'elle revient, plus violente et plus nécessaire encore que la première fois.

Car j'évolue, à chaque instant, ma vie change et tout ce qui bouge autour de moi bouge aussi quelque chose en moi.

C'est embêtant. Plus encore à mon âge. On passe sa jeunesse à se chercher, et puis un jour on est à peu près sûr de qui on est, jusqu'à ce qu'elle revienne, la question, et tout est à recommencer.

Je veux dire, l'introspection ça me connaît, j'ai donné. Chacun des détails qui faisaient mes histoires, mes personnages, chacune des couleurs, chacune des

formes que prenaient mes dessins, tout cela c'est en moi que j'allais le chercher. Et j'avais tout pris -enfin croyais-je- tout, mes influences, mes rêves, mes peurs.

Mais ce moi dans lequel j'ai creusé tant d'immenses sillons, tant de profondes galeries, est différent à chaque fois.

J'étais un auteur, un dessinateur, je créais des bandes-dessinées et j'en vendais suffisamment pour m'estimer en tant qu'artiste. Aujourd'hui, alors que j'étais bien sûr d'être toujours moi, et je me sentais même l'être un petit peu plus qu'auparavant, je n'étais plus tout cela.

Le dernier coup de fil de mon éditeur avait été bref et moins amical qu'à l'ordinaire. On ne lirait plus mon nom au bas d'un livre avant de l'ouvrir. Et pourtant, n'étais-je pas toujours un artiste? Je continuais à rêver de Perceval la nuit et à dessiner son visage sur toutes les pages de mon cahier d'esquisses.

Est-ce que je suis un artiste?

J'avais cherché à en avoir le titre. Mais ne l'avais-je pas perdu en plantant mon éditeur en plein projet? Est-ce qu'il y a une hiérarchie, une gradation chez les artistes? Professionnels? Amateurs? Pour être artiste faut-il que ce soit les autres qui me sacrent ou puis-je m'en accorder le titre moi-même, pour mon envie, mon idéal, par ce que je ressens d'artistique en moi?

Chaque jour la décision que j'avais prise me revenait comme autant de doutes et non pas de regrets, mais de peurs. On allait me juger, et que penseraient-ils ces *autres*, d'un fou doublé d'un lâche, qui abandonne le métier de ses rêves, une carrière durement bâtie et tout juste couronnée de succès, pour se jeter dans le néant d'une vie ordinaire, et entraîne sa femme avec lui dans sa chute?

J'avais fait le choix de quitter le monde et j'allais être jugé pour cela. J'avais donc installé entre *eux* et moi autant de distance que de silence. Tant pis si mon départ ressemblait à une fuite.

Tout ce que j'avais été, ce que j'avais aimé, vécu, faisait encore partie de moi. Comme un agrégat constitué de couches superposées, je grandissais de tout ce que j'avais été à un moment donné et à chaque couche supplémentaire j'étais à nouveau moi, encore plus moi.

Ils pouvaient bien penser ce qu'ils voulaient.

Pour autant ce moi changeant que j'aimais à découvrir peinait à recouvrir d'anciennes couches encore à nu. Pas de chapitre clos en mon esprit, tout était là de mes préoccupations antérieures, auxquelles s'ajoutaient les présentes. Et Perceval, bien entendu, faisait toujours partie du lot. Ce n'était pas faute de l'avoir fui celui-là, de l'avoir trompé même, et de m'être essayé à d'autres thèmes, d'autres envies; peintures, poèmes, le monde et l'amour, même, n'avaient pu me distraire de lui.

Était-ce parce que, m'étant heurté à lui, n'ayant pu le posséder totalement comme *mon* personnage, j'avais fait de ma frustration une obsession? Il y a bien des hommes qui développent les mêmes sentiments envers les femmes qu'ils ne peuvent avoir. A la différence près que, s'agissant de Perceval, même le viol était impossible. Quelle que soit l'intensité de mon obsession, et peu importait la violence que je pouvais en tirer, il resterait toujours inaccessible pour moi. Autant refaire le monde et l'histoire, nier Chrétien de Troyes et les

autres, refuser de voir la légende. Je pouvais l'approcher, mais lui ne pouvait m'appartenir.

Aller contre cette évidence était me heurter chaque fois au même mur. C'était en contournant le problème, en acceptant les conditions, que je pouvais avancer vers lui.

Je change tout en restant le même. La nourriture que j'ingère change en moi pour devenir du *moi*. Mais la culture suit un processus bien plus complexe. La culture qui est mienne, moitié par obligation (tout comme on est obligé de respirer l'air qui nous entoure), moitié par choix, devient en moi, du *moi*, unique car intrinsèquement reliée à mes souvenirs propres. Mais je devient *elle* également. A tel point que penser indépendamment d'*elle* est un exercice qu'il m'est de plus en plus difficile de pratiquer. Quant à *me* penser sans *elle*...

Et Perceval, petit à petit, avait pris le même chemin. Il avait conquis en moi sa place, parmi les meilleures, jusqu'à devenir si proche. Et je m'étais senti à nouveau capable d'être artiste, méritant ce nom.

Car ma fuite, c'en était une, bien que je me le sois longtemps caché, si elle m'avait apporté le repos, et le bonheur aux côtés d'Hélène, une nouvelle Hélène, plus elle-même, plus apaisée, plus amoureuse et d'un amour sans tremblements, sans chair de poule au matin et regards détournés, m'avait privé de la dimension artistique que je croyais pourtant mienne à jamais.

Est-on artiste indépendamment de son art, et des productions qui vont indéniablement avec ? Ah, le fameux syndrome de la page blanche!

Au début je griffonnais encore, jetais quelques mots, ça et là, qui pour moi signifiaient plus que leur sens. J'étais convaincu que, libéré des contraintes éditoriales, j'allais enfin pouvoir m'épanouir dans mon art. J'avais commencé quelques esquisses, écrits deux ou trois pensées dans un carnet de papier recyclé qui était bientôt devenu simple pense-bête où noter la liste des courses. Je n'avais rien continué, rien fini.

Parenthèse poussiéreuse et léthargique de ma vie. Pas de douleur, pas de heurts. Je dormais mieux, sans y penser, naturellement. Je me réveillais aux côtés d'Hélène, nous prenions le petit-déjeuner sur la terrasse, goûtant un calme nouveau qui nous avait tant fait défaut. Notre bonheur était ce que les philosophes appellent l'ataraxie, l'absence d'agitation.

Mais je me trouvais bientôt incapable de créer. Faut-il nécessairement souffrir pour être artiste? Peut-être pas. Mais c'était la seule forme d'inspiration que j'avais connue jusqu'à présent. Je n'avais marché qu'à la frustration. Mes questionnements étaient des obsessions qu'il me fallait coucher sur le papier pour m'en débarrasser quelques instants.

Je m'interrogeais toujours, mais d'une manière plus sereine, sans urgence, et il me fallait apprivoiser ce nouveau mode d'existence avant d'en tirer un parti artistique.

Perceval était là, quoi que je fasse, où que j'aie, il était là. Et je voyais ses traits fins, indécis, encore hésitant entre la moue effrontée et enthousiaste du jeune garçon qui s'en va à l'assaut du monde, et le masque dur de l'homme, qui a vécu et appris, qui a tué et qui s'en souvient, tendant déjà vers le visage apaisé de celui qui vieillirait auprès de Blanchefleur. Il était là, et je voyais chaque détail de sa physionomie, de son caractère. Après avoir tant cherché à le cerner, après avoir abandonné mon projet, après avoir renoncé à le

comprendre, à franchir ce qui nous séparait, il s'était imposé à moi, doucement. Je n'y avais pas pris garde au début. Il n'était qu'un souvenir que j'évoquais en écrivant sur moi. Il faisait partie de l'histoire après tout. Et dans les pages de mon cahier, peu à peu, entre un souvenir d'enfance et un portrait d'Hélène, les croquis de Perceval prenaient de plus en plus de place. Il s'était refusé à moi si longtemps et paraissait se donner à présent. Il était là, aussi clair que mon propre reflet dans le miroir. Si bien qu'au lieu de parler de moi je finis par parler de lui, et les croquis de mon cahier prirent encore plus de place. Ce n'était plus un récit où je me livrais, ce n'était plus une bande-dessinée sur l'histoire de Perceval, c'était Perceval qui se livrait à travers moi, et sans doute un peu moi à travers lui, dans des liaisons si complexes qu'il m'était devenu impossible de distinguer ce qui venait de lui et ce qui venait de moi. C'était effrayant de se perdre ainsi dans cette étrange relation, d'oublier mon nom et de parler pour lui.

Il me semblait quelquefois ne plus être maître de mon travail. La forme qu'il prenait, entre bande-dessinée et récit introspectif, le cours de l'histoire, tout cela m'échappait et prenait vie entre mes mains sans que je susse le maîtriser, sans que je sois même sûr d'en être l'auteur. Perceval ne m'appartenait toujours pas, au contraire, c'était moi à présent qui était à lui.

Hélène voyait les cahiers se remplir et s'accumuler sur mon bureau en souriant, et passait négligemment sa main dans mes cheveux, tandis que, la nuque baissée sur mon ouvrage, j'agitais mon crayon sur le papier.

J'aimais ces instants là. Me sentir à la fois artiste, devant une page qui se remplit, avoir cette satisfaction immense, et toujours neuve, de créer, de faire sortir quelque chose de moi-même pour le jeter sur le papier, et être un homme, vivant, aimé, l'imaginer, derrière moi, sans la voir, mais sachant toujours qu'elle était là, toujours.

Hélène, Perceval, Moi, Hélène et Moi, Perceval et Moi. C'était ma vie. Je ne pouvais isoler aucun de ces éléments. Tout était lié. Je n'aurais pas voulu utiliser cette métaphore attendue de la toile d'araignée, mais l'image rendait bien, et j'avais toujours aimé les clichés. Je crois bien qu'ils me portent bonheur.

Je suis pris dans cette toile, la situation n'est pas désagréable, au contraire, j'aime cette idée de lien, comme si je n'étais pas seul, mais profondément lié au monde et aux choses, me projetant, moi, en elles.

Je suis pris dans cette toile, la situation n'est pas désagréable, mais les liens sont si forts que je ne peux pas même m'envisager autrement. Hélène et Perceval font partie de moi, de ce que je suis, essentiellement. Et tout est si mélangé, tout se confond. Hélène-Blanchefleur me regarde, nous regarde, Perceval et moi.

Je suis pris dans cette toile et je m'abandonne totalement à elle, je glisse avec plaisir dans l'intertextualité de mon existence. Perceval, Ulysse, des héros inventés, racontés, rêvés par d'autres, mais dans la toile, ils m'appartiennent enfin, au moins autant que je leur appartiens.

Il y avait quelque chose en moi d'irréremédiablement lié à Perceval. L'art, celui d'écrire, de dessiner, plus encore celui de raconter des histoires, était en moi comme métier, comme lubie, peu importait la manière dont je l'exerçais, c'était ma manière d'exister, cela je l'avais compris il y avait déjà longtemps.

Mais Perceval, plus qu'aucun autre, Perceval également existait avec moi à présent. Et il débordait tout, il s'appropriait ma vie toute entière - pas seulement le domaine artistique. Ou alors était-ce moi qui me regardait en lui, comme homme et plus comme artiste.

J'en avais parlé à Hélène. Elle avait ri. Et elle avait eu une idée.

Hélène. Une autre autrefois avait causé la perte de Troie. Celle-ci me sauvait.

Près du village où nous nous étions installés il y avait un endroit où, de part et d'autre de la rivière, la terre et la pierre, rouges, montaient, comme pour enfermer et élever à la fois. Hélène y venait souvent, et je la rejoignais, m'asseyant sur les galets, tenant mes jambes entre mes bras.

Le premier été nous nous étions baignés, avec cette impression curieuse d'être des touristes, d'être de passage, là où nous vivions désormais. Tout avait un goût de vacances, c'était vrai, et pas seulement parce que c'était nouveau, pas seulement parce qu'il faisait beau, pas seulement à cause de l'endroit. C'était un lieu magnifique, mais c'était surtout là où nous avions choisi de vivre à présent, une autre vie, peut-être pas meilleure mais différente. On ne savait pas encore précisément ce que l'on voulait en faire, il fallait quelque chose qui nous ressemble plus, juste être nous, tout à fait nous.

Avec les pluies de l'hiver la rivière prenait à la terre un peu de son rouge. L'herbe des champs se couvrait d'une pellicule blanche et tout avait alors un goût beaucoup plus sauvage et présent. J'étais déjà presque chez moi.

Cet endroit était simple. Faire des rimes et des alexandrins sur un lieu comme celui-là, c'était passer à côté de ce qu'il était. Pas besoin de métaphore pour parler de ce rouge, qui partait de la terre et coulait dans la rivière, à toute vitesse, sous la pluie battante. Il était là, il était rouge, et ça me prenait aux tripes de rester là et de le regarder, tout autour.

Pas besoin de comparaison parce qu'il était lui et seulement lui. Un tout dont je faisais partie, ce qui aurait donc pu, à la rigueur, me pousser à accepter une métonymie de passage.

Nulle-part, autour de cette petite ville, en levant mon regard, où je ne rencontrais pas une tâche verte, quelques touffes d'arbres annonçant la forêt, de grandes étendues, travaillant sur toute la palette des verts, du champs, de la prairie, au flanc de montagne, et dans tout ce vert là, de larges zébrures rouges, des ouvertures parfois gigantesques qui laissaient voir comme le cœur ouvert de la terre.

On pouvait très bien, marchant dans la rue, jetant un regard aux vitrines, s'oublier un instant dans les dimensions et les couleurs de la ville. Mais il suffisait de lever les yeux pour être, presque brutalement, quoique cette sensation fut pour ma part douce dès le premier instant, rappelé à la nature et voir les limites du monde humain.

Dans mon ancienne vie, dans mon ancienne ville, aux dimensions beaucoup moins proportionnées que celle-ci, où que portait mon regard il ne rencontrait toujours que ce monde là, comme infini, s'étirant si loin qu'il se mêlait au ciel. De là une angoisse s'était éveillée en moi. Les derniers temps - c'était peu avant mon départ pour la forêt de Brocéliande, avant la décision

que nous avons prise, Hélène et moi, de quitter cette ville où nous vivions- j'avais pris l'habitude de lever la tête et de faire porter mon regard aussi loin que possible pour tenter d'apercevoir quelque chose *d'autre*. Frénétiquement, je cherchais, mais ne rencontrais qu'une ville dont l'échelle m'échappait.

En arrivant ici j'avais trouvé, en plus du calme auquel j'aspirais, une assise à mon regard, une limite rassurante au monde humain. Même en voiture, cette pierre rouge bordait la route, se précipitant parfois dans des gouffres immenses que je dominais, puis remontant à pic de chaque côté de cette petite bande grise sur laquelle je serpentais jusqu'à chez moi.

Chez moi...

Un monde nouveau que j'avais fait mien et que j'intégrais à présent à mes récits, à mes dessins. Au printemps une envie d'aquarelles m'avait saisie, de rouge et de vert en bout de pinceau. D'étranger cet endroit était peu à peu devenu familier. Les lieux sont comme les gens, comme les personnages, on les apprivoise, on prend un peu d'eux en nous, et un peu de nous glisse en eux, jusqu'à, insensiblement, nous changer, juste assez pour que tout soit à jamais différent.

Chez moi...

Il est drôle de constater à quel point les choses sont... géographiques. Peut-être qu'il est plus facile de changer de vie en même temps qu'on change de ville, le mouvement se matérialise presque. L'élan est donné. L'occasion s'y prête. On refait la déco et on repart à zéro.

Chez moi... Chez nous.

Hélène me paraissait prendre ici tellement plus d'ampleur, sortant d'un moule dans lequel elle s'était jusqu'alors contenue. Elle avait tout de suite trouvé sa place.

La mienne restait toutefois à définir. Chez moi, j'étais pourtant encore indéterminé, vaguement quelqu'un, quelqu'un de bien s'entend, du moins faisant de mon mieux pour l'être, mais pas encore ce moi-même après lequel je courrais. Le serais-je d'ailleurs véritablement un jour? J'avais déjà compris ce petit truc à propos du mouvement, et tout le reste, ce qui bouge et change, un peu comme un élan qui pousserait ce fameux moi-même en avant et lui donnerait ces quelques kilomètres d'avance. Toujours en vue et déjà repartie, plus loin -plus haut j'espère- voilà mon essence.

Pour raconter des histoires, ça n'aide pas tellement. On en commence une, on met toutes ses tripes dedans, à s'en rendre malade, mais de ce mal de foie qu'on attrape après une orgie de chocolat, « c'était *trop* bon » disent les gosses, et ils ne savent pas à quel point c'est vrai. Et vient *le* personnage. Il est là, il est moi, un sacré défouloir et une putain d'œuvre d'art à la fois. Mais inventer et raconter une histoire est long, beaucoup plus long que le cours de ma vie. Alors on fait prendre à l'histoire les mêmes tournants. Tant pis, parfois, pour la vraisemblance, pour la cohérence. Tant pis pour les lecteurs.

Perceval avait eu la patience de m'attendre, un bon moment, puis de me suivre, me poursuivre enfin. Il était loin à présent et je ne savais que faire du fantôme de sa présence. Comme ces amis d'enfance embarrassants, avec leurs anecdotes qui font rire à nos dépens.

Déjà d'autres personnages, d'autres histoires venaient faire la queue devant chez moi pour que je les raconte.

Avec le petit qui arriverait bientôt ils seraient les bienvenus pour compléter mon panthéon de héros personnels.

J'avais créé un personnage, à mes débuts, dont je m'étais dit que ses histoires seraient les premières que je raconterais à mes enfants, lorsque j'en aurais. Et j'ai promis cela à tous les autres. J'ai pourtant été toujours si fidèle à ma femme, mais jamais bien longtemps aux personnages. Comme un amant volage je les ai collectionnés, additionnés, et puisqu'ils ont le privilège de ne point connaître la jalousie, parfois -même si la pudeur m'inflige certains remords- je les ai mélangés.

L'inspiration, nous disaient les grecs, venait aux hommes -à certains du moins, aux élus!- par les dieux, par les muses. Je ne sais pas si je crois aux dieux, et Hélène n'a jamais eu la vocation d'une muse, trop créatrice elle-même pour accepter le job, trop critique aussi pour qu'il lui soit accordé. Mais il est vrai que mes personnages et mes histoires ont toujours l'air de me tomber dessus, parfois sans que je n'ai rien demandé, ou pas ça. Mais je n'ai jamais refusé un cadeau, même inattendu.

J'ai vécu ce qui venait à moi et je l'ai raconté, pas toujours dans cet ordre là. Et puis, surtout, j'ai fait de mon mieux pour le partager. Parce que les histoires doivent être partagées. Sans cela elles ne seraient que des divagations.

C'était Perceval qui m'avait permis de comprendre cela. J'avais eu tort, au début, en attribuant la grandeur du personnage, son intemporalité, aux auteurs qui l'avaient repris, sans cesse, d'histoires en histoires, qui avaient étoffé ses aventures, lui avaient permis de vivre, encore, presque éternellement. Ces gens-là, comme moi-même, ont leur rôle à jouer, mais c'est un rôle secondaire. Le personnage lui aussi est volage. On pourrait croire que, devant son existence à l'auteur, il fait preuve de gratitude, conserve avec lui ce lien, comme d'un enfant à son père. On aurait tort. C'est vers le lecteur qu'il se précipite et avec lui que les liens se tissent. C'est par le lecteur qu'il continue d'exister, et l'auteur peut bien disparaître, peut-être quelqu'un se rappellera-t-il son nom, ou peut-être pas, mais le personnage, lui, continuera d'être là. Les lecteurs pour lui constituent un tout en mouvement, et si l'un d'eux croit avoir une relation toute particulière avec lui, c'est la femme bafouée qui s'illusionne encore sur l'amant volage.

*

Comment aller plus loin et que dire de plus? Perceval est là, en moi. Mais Perceval n'est plus. C'est un ami, c'est un souvenir. Mais ce n'est qu'un reflet.

J'ai rangé mes esquisses dans un tiroir, pour m'attaquer de front au monde. Je les ressortirais peut-être quand le petit sera en âge de lire, j'y ajouterai des couleurs.

J'ai beaucoup rêvé déjà et j'ai à présent soif de concret. Perceval ne m'en veut pas, il m'attendra. Hélène est là, qui m'attendait.